Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1997)

Heft: 98

Artikel: Le batteur chantant

Autor: Boyon, Jérôme / Favre, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847811

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le batteur chantant

Le percussioniste neuchâtelois Pierre Favre a acquis ses lettres de noblesse auprès des plus grands jazzmen avant d'inventer à la fin des années 60 une approche mélodique et planétaire de la batterie solo. Rencontre au Centre Culturel suisse à l'occasion du Jazz Label Festival.

À quelques pas des arcades de la Place des Vosges, une impasse pavée profile ses allures dérobées d'entrée des artistes. L'Auditorium du Centre culturel suisse a retrouvé le silence et l'obscurité d'après concert. Au lendemain de la clôture du Jazz Label Festival, quatre soirées-découvertes consacrées aux labels suisses indépendants Unit Records, For Four Ears, Altri Suoni et Percaso Production, un petit homme vêtu de noir, seul sur scène, range minutieusement son matériel. Gongs, gammes de cymbales, forêts de tubes métalliques, tambours et djembés à l'abandon, arsenal de baguettes, le ballet du montage-démontage prend des allures de rituels pour Pierre Favre, habitué des voyages en solitaire et des formalités douanières à rallonge. Venu aux percussions par accident, le maître neuchâtelois s'est imposé au fil des décennies comme un musicien doublement original : des années bebop à l'explosion du free jazz, Favre a choisi de prendre le chemin des latitudes pour retourner aux sources du rythme.

- Parlez-nous de vos débuts...

- J'ai commencé à jouer par hasard. J'avais quinze ans. Mon frère était accordéoniste et jouait dans des bals de campagne. Un jour, il m'a assis sur une batterie. Il voulait que je l'accompagne. Ça ne me plaisait pas trop au départ mais il a tellement insisté que j'ai fini par m'y mettre. Dix jours plus tard, je savais jouer des tangos, tous les rythmes de base. Finalement, une grande part de mon apprentissage s'est faite directement sur scène.

- Quels ont été vos maîtres?

- Mon plus grand maître n'est pas un batteur. C'est un pianiste classique suisse des années 30, Arthur Schnabel (Juif Allemand qui avait acquis la nationalité Suisse). Un véritable génie du rythme, indépassable. Les batteurs qui m'ont le plus inspiré sont les grands batteurs noirs : «Big Sid» Catlett, Max Roach, Philly Jœ Jones, Tony Williams, et avant eux le grand «Baby» Dodds.

- Comment s'est opéré chez vous le passage de la percussion d'accompagnement à la percussion solo et du jazz à la world music ?

- Pour le solo, ça s'est passé progressivement. D'abord, j'ai commencé à jouer avec plus de cymbales et puis un jour j'ai apporté un gong. Mes partenaires n'ont pas apprécié ces facéties alors j'ai fait des essais seul. Le directeur de la maison ECM a trouvé ça formidable et on en a fait un disque qui s'est vendu pendant quatorze ans partout dans le monde. En 1969, je me suis dit pourquoi ne pas essayer seul sur scène. Les gens me traitaient de fou. Curieusement, dès le premier concert, le public a accroché. Ensuite, j'ai eu beaucoup de propositions de concerts : j'ai joué au festival de Berlin, pour la nuit des solos - avec d'autres solistes prestigieux comme Ornette Coleman, Chick Corea - et ça a été un immense succès. Par la suite, j'ai donné des concerts solos dans le monde entier, à Rio, Bombay. Dans ces pays, j'avais l'impression de parler un langage universel, qui m'était en quelque sorte inné.

- Il y a à la fois quelque chose d'instinctif et d'immémorial dans le geste du percussioniste. Ressentez-vous ce besoin de mémoire, lorsque vous jouez, d'une sorte de retour à un geste ancestral ?

- Si l'on veut avancer, il faut toujours regarder en arrière. Avec la percussion, on se doit de revenir à la préhistoire de la musique. Surtout aujourd'hui où nous vivons le règne de la machine. J'ai commencé à me poser des questions vers la fin des années soixante. Tout d'un coup, je me

retrouvais seul face à moi-même alors j'ai tourné mon regard vers l'Afrique, l'Asie, vers ces continents encore irrigués par la sève de la percussion, du rythme. J'ai écouté énormément de disques de ces pays. Paradoxalement, en retournant vers l'Afrique, j'ai trouvé une voie vers le futur. Il ne restait plus qu'à intégrer ces bases de rythme à mon jeu et à les combiner.

- Comment expliquez-vous la moindre importance du rythme dans nos cultures dites développées ?

- Nous sommes, c'est vrai, en Occident, les moins rythmiques, car nous sommes une civilisation de la pensée, qui a perdu l'instinct, une certaine spontanéité que les Africains ont conservé. Il y a sur le continent noir une culture du rythme qui va très loin et trouve des applications jusque dans la médecine, dans l'enseignement. En Occident, le rythme n'est malheureusement pas considéré à sa juste valeur dans la musique et dans la vie. Il reste un langage de «sauvages». Il y a encore quelques années, celui qui n'avait pas de talent jouait du tambour, alors qu'il faut un vrai talent, une musicalité exceptionnelle pour faire de la musique avec un instrument aussi premier. La percussion, c'est de la poésie brute.

- Quel est votre rêve d'artiste?

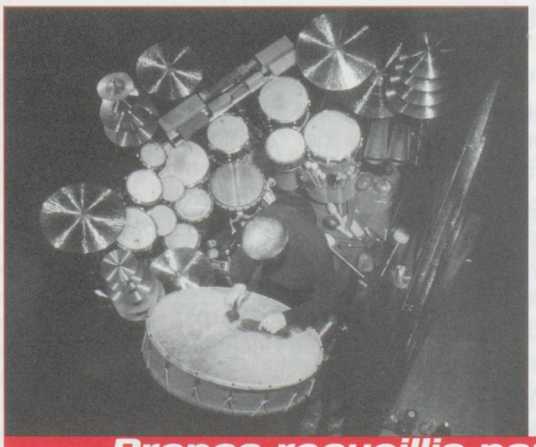
- L'idéal serait de pouvoir fabriquer les instruments dont j'ai l'intuition. J'ai rêvé une fois d'un instrument, je l'ai entendu, je m'en suis approché, j'ai même senti comment on en jouait. C'était une sorte de métallophone en forme de grande coquille Saint-Jacques, un instrument mélodique extrêmement résonnant, profond et très brillant. Je suis allé voir un facteur d'instruments. On m'a dit que c'était une forme acoustique idéale, mais sa fabrication aurait coûter une petite fortune. Alors je continue à rêver.

- Vous semblez pouvoir faire de la musique avec n'importe quoi. L'insolite ne vous fait pas peur...

- Je suis toujours curieux du son. Lorsque je passe une porte, je tape toujours dessus pour savoir si elle réagit. C'est une question de sympathie avec le monde. N'importe quelle barre de métal, n'importe quelle chaise ou coussin peut me répondre ou se taire. Il m'arrive aussi de jouer avec des instruments insolites : par exemple, je joue régulièrement avec des aiguilles à tricoter, des spatules de cuisine. Cela fait parti de ma recherche. Ce n'est pas intéressant de toujours frapper un instrument de la même manière. Il faut sortir des idées stéréotypées du jazz ou la grosse caisse fait boum et la cymbale fait tschiii.

- Il y a beaucoup de bons percussionistes suisses : Fritz Hauser, Xavier Desandre, Daniel Humair... Peut-on parler d'une école suisse de batterie ?

- Une école suisse non, mais il y a certainement une grande école européenne. Il y a bien eu l'école des tambours de Bâle qui remonte au Moyen Age. En fait, on ne sait pas pourquoi il y a tant de bons batteurs en Suisse. Certains disent que ça vient des carnavals. Je pense que c'est du aussi à notre fort sentiment d'indépendance. Pour être batteur, il faut une grande capacité d'autonomie. On ne peut pas suivre un roi et jouer de la batterie.



Propos recueillis par Jérôme Boyon

Sélection Jazz

Pierre Favre Portrait

Unit Records

Après plusieurs années de collaboration avec ECM, Pierre Favre signe son quatrième album solo chez Unit Records. Ce quatrième opus, autoproduit dans l'esprit de ses premières conversations en rythme se distingue selon lui par un style «*à la fois plus dépouillé et plus spontané, brut mais de première fraîcheur*». «Portrait», conçu à la manière d'une performance scénique, fait bonne part à l'improvisation. Seules trois des quinze morceaux ont été écrits et interprétés. Pour le reste, Favre donne libre cours à son sens inné de la parole rythmique.

Thierry Lang

Blue Note/EMI

Adepte de la ligne claire, dans le sillage des puristes du clavier Debussy et Ravel, Thierry Lang signe une entrée remarquée chez Blue Note. Fidèle à l'approche classique européenne d'un Bill Evans, son maître incontestable, Lang compose à l'abri des abstractions de la musique contemporaine et des recherches inaccessibles du free jazz. On retrouve sur ce premier album éponyme ses complices de la première heure, Heiri Kaenzig à la basse et le facétieux Marcel Papaux à la batterie. Le Thierry Lang Trio sera l'un des invités de marque du prochain festival de Montreux.